LE MILICIEN,

COMÉDIE EN UN ACTE, MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. ANSEAUME.

La Musique de M. DUNY.

Représentée pour la premiere fois à Versailles devant leurs Majestés, le 29 Décembre 1762, & à Paris sur le Théâtre de la Comédie Italienne le 1 Janvier 1763.



A BRUXELLES,
Chez PIERRE PAUPIÉ.

M. DCC. LXIII.



ACTEURS.

DORVILLE, *Capitaine de Milice.*

LABRANCHE, *Sergent.*

UN CAPORAL,

UN TAMBOUR,

LUCAS, *Payſan*,

COLETTE, *amoureuſe de Dorville*,

Pluſieurs Soldats de la Compagnie.

La Scene eſt dans un Village.



LE MILICIEN,

COMÉDIE EN UN ACTE, MESLÉE D'ARIETTES.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, LUCAS.

DUO.

COLETTE.	LUCAS.
Quoi ! sans cesse !	Oui, sans cesse ;
Quoi ! Lucas me poursuivra !	Oui, Lucas vous poursuivra :
Rien ne presse ;	Tout me presse ;
Nous verrons, nous verrons ça.	Finissons, finissons ça.
	Vous sçavez que je vous aime.
Mais je ne vous aime pas.	
	Si vous ne m'épousez pas,

Si vous ne m'épousez pas,
Tout m'appartient en ce cas;
Car notre oncle Nicodême,
En nous f'sant ses héritiers,
A mis ça dans ses papiers.
Ainsi, votre intérêt même.....

Eh! bien, nous verrons cela,	
Eh! bien, nous verrons cela.	Non, non, finissons cela.
Quoi! sans cesse!	Oui, sans cesse;
Quoi! Lucas me poursuivra!	Oui, Lucas vous poursuivra:
Rien ne presse,	Tout me presse,
Nous verrons, nous verrons ça.	Finissons, finissons ça.

LUCAS.

Acoutez, Mamzelle Colette; je ne vais pas par deux chemins; vous sçavez bien que vous n'avez rien à prétendre dans l'héritage de défunt notre oncle: tout est pour moi, attendu que j'suis son neveu le plus proche; mon pere étoit son frere.

COLETTE.

Je le sçais.

LUCAS.

Au lieu que vous n'êtes que la petite niece de la cousine du mari de sa sœur.

COLETTE.

D'accord.

LUCAS.

Mais comme vous êtes bien gentille, & que j'vous aime, le défunt vouloit que j'vous épousisse.

COLETTE.

Il est vrai.

LUCAS.

Et pour vous y engager ; car, à cause de st'Officier dont vous êtes emmourachée, vous ne vous souciez pas trop de moi ; aussi dit-on dans le village que vous êtes une bête.... Il a mis dans son Testament que la moitié du bien s'roit pour vous, moyennant cette alliance.

COLETTE.

Eh ! bien ?

LUCAS.

Eh ! bien, faut à st'heure dire oui ou non : v'là le deuil qu'est fini ; il est tems d'entrer en danse.

COLETTE.

Est-ce là tout ?

LUCAS.

Queu froideur !

COLETTE.

Tenez, Monsieur Lucas, tout ce que vous dites est bel & bon ; mais vous n'y gagnerez rien. Vous avez engeolé le défunt pour être seul son héritier, quoiqu'il m'eût promis de me laisser quelque chose : votre intention, sans doute, étoit de me faire la loi ; mais je ne suis pas si intéressée que vous ; gardez le bien puisque vous l'avez : je garderai mon Amant, & nous serons tous contens.

LUCAS.

Oui, vous l'prenez sur ce ton là ! eh ! bien, vous n'aurez rien.

COLETTE.

Je m'en moque.

LUCAS.

Votre Amant n'a rien non plus ; c'est un cadet sans fortune.

COLETTE.

Cela m'est égal.

LUCAS.

Vous serez bien lotie avec un amoureux de cette espéce !

ARIETTE.

COLETTE.

Quand l'Amour eſt content,
On ſupporte ſans peine
Le travail & la gêne;
Il n'eſt point de tourment,
Quand l'Amour eſt content.

Au ſein de la richeſſe
On cherche le bonheur:
Il eſt dans notre cœur,
Il eſt dans la tendreſſe.

Quand l'Amour, &c.

LUCAS.

Vous irez bien loin avec ces beaux ſentimens-là; vous verrez, vous verrez.

COLETTE.

Tout ce que je verrai me fera plaiſir, pourvu que je ne voye plus un Magot comme vous.

LUCAS.

(*Il fait ſigne de compter de l'argent.*)

Un magot, un magot! oh! il y en a deux magots, & l'un n'ira pas ſans l'autre.

SCENE II.

LUCAS, COLETTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

EH! bien, mes enfans, qu'eſt-ce que c'eſt donc? On diroit que vous vous diſputez.

LUCAS.

Ah! c'eſt vous Monſieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Bon jour, Mademoiſelle Colette.....

(*Il lui fait des signes.*)

LUCAS, *soupirant.*

Ah ! je n'ai pas lieu d'être bien content.

LA BRANCHE, *ricanant.*

Querelle d'Amans, je gage.

COLETTE.

Nous Amans !

LUCAS.

Voyez comme elle se récrie tout d'un coup.

LA BRANCHE.

Et oui ; n'ai-je pas oui dire que vous alliez vous marier ; vous vous convenez à merveille, & v'là ce qui fait que tout le monde le croit.

LUCAS.

Et vous le croyez aussi ?

LA BRANCHE.

Sans doute ; c'est ce que Mademoiselle Colette peut faire de mieux.

LUCAS.

Vous pensez comm' ça, Monsieur de la Branche ?

LA BRANCHE.

Oui, je le pense, & je le dis.

LUCAS, *à Colette.*

Eh ! bien, Mademoiselle Colette, c'est pourtant Monsieur de la Branche, le Sergent, l'Homme de confiance de votre biau Capitaine qui dit ça ! Qu'avez vous à répondre ?

COLETTE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LUCAS.

Oh ! elle n'dira rien ; la v'là confondue, & puis elle n'a que son Officier dans la tête.

LA BRANCHE.

Qui ? mon Capitaine ?

LUCAS.

Lui-même.

LA BRANCHE, *d'un air de bonté.*

Il ne faut pas que cela vous inquiette davantage : nous partons demain.

LUCAS, *joyeux.*

Vous partez demain ? Et lui aussi ?

LA BRANCHE.

Belle demande !

LUCAS.

(La Branche embrasse Lucas, & donne en même-tems une lettre à Colette qui est derriere Lucas.)

Vous partez ! Ah ! mon ami, viens, que j't'embrasse pour une si bonne nouvelle.

COLETTE, *à part.*

Cette lettre contient sans doute quelqu'avis important : comment faire pour la lire ?

LA BRANCHE, *bas à Colette.*

Allez-vous-en plus loin, pendant que je l'amuse ici.

(Colette sort sans que Lucas s'en apperçoive.)

SCENE III.

LA BRANCHE, LUCAS.

LA BRANCHE.

Ainsi, mon cher ami, vous avez le champ libre.

LUCAS.

Et allez-vous bien loin comm' ça ?

LA BRANCHE.

Nous allons faire campagne, j'espere.

LUCAS.

Vous allez faire campagne ? (*A Colette.*) Entendez-vous ? ils vont faire campagne... Où est-elle donc ?

LA BRANCHE.

Elle vient de s'en aller toute triste.

LUCAS.

Oh! cela m'eſt égal; quand M. Dorville n'y ſera plus, faudra bien qu'elle revienne à moi.

LA BRANCHE.

Sans doute.

LUCAS.

Qu'elle me donne la préférence.

LA BRANCHE.

Vous la méritez bien de toutes façons.

LUCAS, *enchanté.*

Vous le croyez?

LA BRANCHE.

Si je le crois! il ne faudroit pas s'y connoître pour juger autrement.

LUCAS, *d'un ton de confiance.*

Apparemment qu'elle ne n'y connoît pas, Monſieur la Branche; car elle n'm'aime guères.

LA BRANCHE.

Bon! c'eſt peut-être une feinte de ſa part, & puis vous ſçavez que les jeunes perſonnes ſont timides.

LUCAS.

Et non j'vous dis; elle' n'peut pas me ſouffrir; quand j'ly dis des douceurs, ell' m'répond des duretés; quand j'ly fais des careſſes, ell'me rebute.

LA BRANCHE *fait ſemblant de prendre ſon parti.*

Et malgré cela, vous l'aimez!

LUCAS.

Que voulez-vous? c'eſt plus fort que moi.

ARIETTE.

J'ai beau m'en défendre,
Son p'tit air mutin,
Son regard malin
Me force à me rendre.
Le ſon de ſa voix.
Enchante mon ame.
Dès que j'l'apperçois,
Je m'ſens tout de flamme.

J'en mourrai, je crois;
Sans cesse auprès d'elle
J'vais batifolant,
Chantant, folatrant,
Ou bien soupirant,
Plaignant mon tourment!
Hélas! la cruelle
A mes tendres vœux
Ne répond pas mieux!

LA BRANCHE.

Pauvre cher homme! je vous plains de tout mon cœur; mais aussi je parierois qu'il y a de votre faute dans tout cela.

LUÇAS.

Comment?

LA BRANCHE.

Oui, vous vous y êtes mal pris, & je veux vous mettre au fait.

LUCAS.

Oui-dà!

LA BRANCHE.

Nous autres gens de guerre, nous avons des moyens.

LUCAS.

Tout de bon!

LA BRANCHE.

N'avez-vous pas remarqué que, depuis notre séjour dans ce pays, Colette est devenue amoureuse de notre Capitaine?

LUCAS.

Amoureuse, Monsieur de la Branche! elle en est folle.

LA BRANCHE.

Sans doute: & si j'avois voulu, je l'aurois rendue folle de moi aussi; mais vous êtes mon ami, & je n'ai eu garde de vous jouer un pareil tour.

LUCAS.

Et comment faites-vous donc pour emboiser comm' ça toutes nos filles; car elles tombent presque toutes dans vos filets.

LA BRANCHE.

Ah ! ah ! je le crois bien.

ARIETTE.

Rarement un militaire,
En amour, manque ſon coup ;
Dès qu'il a deſſein de plaire,
Il en vient toujours à bout.
Son ſilence, ſon langage,
Tout charme en lui, tout engage,
Tant il eſt doux & flateur,
La Beauté la moins docile
A beau défendre ſon cœur ;
Où l'adreſſe eſt inutile,
La force le rend vainqueur :
Il paroit, & tôt, tôt, tôt,
Le galant bruſque l'aſſaut.

LUCAS.

D'la maniere dont vous nous contez ça, on diroit que vous leur j'tez queuqu' ſort, que vous avez queuqu' charme.

LA BRANCHE.

Juſtement, v'là le fait ; & je veux vous apprendre notre ſecret.

LUCAS.

Volontiers ; mais n'y a-t-il pas auſſi là-deſſous queuque diablerie ?

LA BRANCHE.

Point du tout, je vous aſſure ; tout conſiſte à débiter à propos quelques mots, d'un jargon que nous ſçavons.

LUCAS.

Et ſont-ils bien difficiles ces mots-là ?

LA BRANCHE.

Difficiles ! non vraiment. Avant qu'il ſoit peu, j'veux que vous les ſachiez auſſi bien que moi. (*A part.*) Nous le mettrons en bonne école pour cela.

LUCAS.

Dites-m'en donc quelqu'zuns. Voyons.

LA BRANCHE *prononce d'une voix forte, appuyant sur les consones.*

Tenez, écoutez; mine, brêche, arquebuse, contrescarpe, ouvrage à corne, fascine, piquet, bivouac.

LUCAS.

Comment diable! on engeole les filles avec ça?

LA BRANCHE.

Si on les engeole! il y a tout plein de gens qui n'ont jamais sçu leur dire d'autres douceurs; & sous l'ombre qu'ils ont fait une ou deux campagnes, ils vous fourent tous ces termes-là dans leurs discours.

LUCAS.

Et ça fait qu'on les aime?

LA BRANCHE.

Éperdument; & tenez, si vous voulez en faire l'expérience, allez de ce pas trouver Colette, & faites-lui un joli compliment.

LUCAS.

Oh! je n'ose pas; elle est fâchée contre moi.

LA BRANCHE.

Eh! bien, écrivez-lui un petit billet doux dans ce stile merveilleux; une lettre bien tournée raccomode bien les choses; je gage que ça la fait revenir tout de suite.

LUCAS.

Comment faire? Moi, je ne les sçais pas.

LA BRANCHE.

Eh bien, je vous les dicterai.

LUCAS.

Pargué, faites-moi un plaisir. Ecrivez-m'en une vous-même, arrangez-çà comm' pour vous.

LA BRANCHE.

Et vous la signerez n'est-ce pas?

LUCAS.

Oui, oui, j'la sign'rai du mieux que j'pourrai; car j'vous avouerai naturellement que je ne suis pas trop bien versé dans l'écriture.

LA BRANCHE.

Laissez-moi faire, j'ai sur moi tout ce qu'il faut; cela sera fait dans le moment.

LUCAS.

C'est bien dit ; bien fâché de la peine au moins.

LA BRANCHE.

Vous vous moquez ; voyons, tournons cela comme il faut.

(Il propose des phrases que Lucas approuve, & au lieu d'écrire ces phrases, il écrit un engagement.)

ARIETTE.

La citadelle de vos charmes
Que je brûle de conquérir......

LUCAS.

Fort bien ; c'est à ravir.

LA BRANCHE, *écrivant.*

Désirant de porter les armes,
Jaloux de l'honneur de servir...

LUCAS.

Fort bien, fort bien ; c'est à ravir.

LA BRANCHE *propose.*

Fait que je m'engage en ce jour,
Dans la milice de l'Amour.

LUCAS.

Vous me rendez un grand service.

LA BRANCHE *écrit.*

Je m'engage dans la milice.

LUCAS.

Ah ! quel service, quel service !
Je m'en souviendrai plus d'un jour.

LA BRANCHE *propose.*

Le Dieu d'amour mon Capitaine
Sçaura vous mettre à la raison.

LUCAS, *se frotant les mains.*

Voilà morbleu, comme on les mène.

LA BRANCHE.

Vous trouvez cela bon ?

LUCAS.

Très-bon.

LA BRANCHE *écrit.*

Monsieur Dorville mon Capitaine
Pour ce m'a donné trente francs,

Et promis congé dans six ans.

LUCAS.

Que vous avez d'esprit compere !

LA BRANCHE.

Je crois que voilà qui suffit.

LUCAS.

Oui, c'est bien dit, oui, c'est bien dit.

ENSEMBLE.

Voilà justement mon affaire.

LA BRANCHE, *présentant le papier à signer.*

Vous êtes content, n'est-ce pas ?

LUCAS, *signant.*

Oui, mon cher ami, très-content.

LA BRANCHE, *lui serrant la main.*

Et moi aussi; & ventrebleu, mon cher camarade, vous m'en direz des nouvelles.

LUCAS.

Il n's'agit plus que d'envoyer ça à Colette.

LA BRANCHE.

Donnez, donnez-moi ça; je veux la lui remettre moi-même, & lui parler de maniere....

LUCAS.

Ah ! je vous en prie.

LA BRANCHE.

Fiez-vous à moi, vous dis-je; & si vous ne la trouvez pas changée du tout au tout, dites que je ne suis qu'un sot.

LUCAS.

Nennin, nennin, je ne dirai pas ça. Adieu donc je vous laisse, je r'viendrai sçavoir la réussite.

LA BRANCHE.

Soyez tanquille.

LUCAS.

Au plaisir.

LA BRANCHE,

A revoir.

SCENE IV.

LA BRANCHE, *seul.*

ARIETTE.

AH! vous voilà, Monsieur Lucas;
Faites briller votre courage,
Il faut ici montrer du cœur;
C'est trop languir dans un village,
Partez, volez aux champs d'honneur.

Ah! vous voilà, &c.

Je le connois,
Jamais, jamais
Il n'osera
S'exposer là;
Il pestera,
Il jurera;
Mais il fera,
Ce qu'on voudra.
Ah! malgré vous, Monsieur Lucas;
Nous aurons part à vos ducats.

Allons, allons, point de milieu, ou vous marcherez, ou vous acheterez votre congé; mais il vous coutera bonne, je vous en avertis. Vous n'en ferez pas quitte en nous cédant Mademoiselle Colette, nous ne l'épouserons pas sans dot. Ça ne seroit pas juste; mais la voici.



SCENE V.

LA BRANCHE, COLETTE.

LA BRANCHE.

EH bien, Mademoiſelle, avez-vous lu cette lettre?

COLETTE.

Oui; mais je n'entends pas ce qu'elle ſignifie.

LA BRANCHE.

Comment! vous ne l'entendez pas?

COLETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce ſtratagême dont Monſieur Dorville me parle, cette feinte qu'il faut faire?

LA BRANCHE.

Ce ſtratagême, c'eſt moi qui l'ai trouvé, & je l'ai déja exécuté en partie; la feinte vous regarde, il faut dès ce moment faire ſemblant d'aimer Lucas.

COLETTE.

Faire ſemblant!

LA BRANCHE.

Oui, lui donner des marques d'amitié, lui faire croire que vous l'aimez, cela eſt néceſſaire pour notre projet.

COLETTE.

Mais s'il croit que je l'aime, il me tourmentera encore davantage.

LA BRANCHE.

Point, point, nous le mettrons à la raiſon, pourvu que vous ne paroiſſiez pas d'intelligence avec nous: voilà tout ce qu'il nous faut.

SCENE VI.

SCENE VI.

LA BRANCHE, COLETTE, DORVILLE.

COLETTE.

AH! cher Dorville, c'eſt vous!

DORVILLE.

Oui, ma chere Colette.

COLETTE.

Que veut donc dire tout ceci?

DORVILLE *montrant la Branche.*

C'eſt lui qui m'a obligé à cela: piqué de l'injuſtice que vous fait Lucas, en vous retenant un bien qu'il a trouvé moyen de s'approprier. Mais que me font à moi tous les biens du monde? Votre cœur, aimable Colette, eſt le plus précieux & ſuffit à mes déſirs.

ARIETTE.

Ma tendreſſe pour ma Bergere,
Doit toujours être ſincere;
Chaque inſtant ajoute encore,
A l'ardeur qui me dévore,
Chaque inſtant augmente encore,
Mon amour & mes déſirs,
Dans l'attente des plaiſirs.

COLETTE.

Ah! qu'il eſt doux quand on aime,
De ſe voir chérir de même!
Quel délice pour nos ames,
De brûler des mêmes feux,
De former les mêmes vœux!
Sans l'amour & ſans ſes flammes,
Il n'eſt point pour notre cœur,
Il n'eſt point de vrai bonheur.

ENSEMBLE.

Quel délice lorſque l'on aime,
De ſe voir chérir de même!
Sans l'amour & ſans ſes flammes,
Le plaiſir fuit de nos ames;
Sans l'amour & ſans ſes flammes,
Il n'eſt point pour notre cœur,
Il n'eſt point de vrai bonheur.

LA BRANCHE.

C'eſt à merveille. Je connois votre délicateſſe. Je ſçai que vous n'aſpirez qu'à la poſſeſſion de Mademoiſelle; peu vous importe le reſte. Mais je n'approuve pas votre déſintéreſſement : croyez-moi, le bien dont Lucas s'eſt emparé, & que je veux vous faire revenir, n'eſt pas à dédaigner; Mademoiſelle Colette n'en ſera pas plus laide.

DORVILLE.

Arranges-toi toujours de façon que je n'aye point de reproches à eſſuyer.

LA BRANCHE.

Et quels reproches peut-on vous faire ? Voyons. Vous prenez la défenſe d'une jeune Pupile, d'une perſonne que vous aimez, que vous voulez épouſer; vous voulez la venger d'un ruſtre, d'un malotru, qui, non content d'avoir uſurpé ſon bien, veut encore forcer ſon inclination, & l'épouſer malgré elle..... Allons, allons, Monſieur, point de ſcrupule, l'honneur & l'amour vous autoriſent, ainſi laiſſez-moi faire. D'abord, je tiens mon homme, voilà ſon engagement.

DORVILLE.

Ah! je t'entends..... S'il veut ravoir ſon congé......

LA BRANCHE.

Oh! il ne tient qu'à lui. Collette & la moitié de la ſucceſſion pour vous, &.... une douzaine de Louis pour le Sergent, n'eſt-ce pas, mon Capitaine?

DORVILLE.

Tout ce que tu voudras...... Ah! ma chere Colette, je reſpire. Les obſtacles vont s'applanir, notre bonheur n'eſt plus douteux, en êtes-vous auſſi charmée que je le ſuis?

COLETTE.

Oui, Dorville, je regarderai le moment de notre union comme le plus heureux de ma vie.

LA BRANHCE *l'interrompant.*

Paix, paix, j'entends votre rival. (*Les deux Amans font un mouvement de frayeur.*) N'ayez pas peur, vous pouvez paroître devant lui, je lui ai dit que nous partions demain, ainſi vous faites vos adieux.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LUCAS.

LA BRANCHE.

APPROCHEZ donc, Compere Lucas, nous vous attendons avec impatience.

DORVILLE.

Bonjour, Lucas, bonjour.

LUCAS, *héſitant.*

Monſieur........ je ſuis votre ſerviteur.

DORVILLE.

Je n'ai pas voulu partir ſans prendre congé de vous & de Mademoiſelle.

LUCAS.

C'eſt bien de l'honneur ..... Monſieur.... que vous nous faites.

DORVILLE.

Quelque part que je ſois, je me ſouviendrai toujours de vous & de cette aimable enfant. (*Il baiſe la main de Colette.*)

LUCAS.

Ah! Monſieur .... mais, mais, il lui baiſe la main.

LA BRANCHE.

Il n'a garde d'y manquer, c'eſt l'uſage.

LUCAS.

L'usage !

LA BRANCHE.

Oui, la politesse.

DORVILLE *embrassant Colette.*

Permettez-vous ?

COLETTE.

De tout mon cœur.

LUCAS.

Encore ! Mais, mais, mais.

LA BRANCHE.

Paix, paix, mon ami, paix, c'est l'usage.

LUCAS.

Et mais, si cela continue, j'enrage.

LA BRANCHE.

Un Officier qui sçait vivre a toujours soin quand il s'en va.....

LUCAS.

Et jarni, partez-donc, partez-donc, que le ciel vous conduise.

DORVILLE.

Adieu Lucas, adieu Colette, adieu, adieu.

COLETTE.

Adieu, Monsieur, adieu, Monsieur, adieu, adieu.

LUCAS.

Adieu la Branche, adieu Monsieur, bon voyage, adieu, adieu.

SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE.

LUCAS.

AH!... les v'là partis !

COLETTE, *froidement.*

Dieu merci.

LUCAS,

Bon, vous badinez; eh! c'eſt vot' amoureux qui s'en va, eſt-ce que vous pouvez en être bien aiſe?

COLETTE.

Lui, mon amoureux! vous l'avez cru comme bien d'autres; mais il n'en étoit rien.

LUCAS.

Stapendant vous couriez toujours après lui.

COLETTE.

Non, c'étoit lui qui me venoit chercher.

LUCAS.

Et vous aviez du plaiſir à le voir!

COLETTE.

D'une certaine façon; il eſt ſi poli, ſi agréable; j'aimois à l'entendre cauſer, cela eſt bien naturel, je penſe.

LUCAS.

Vous l'aimiez, vous l'aimiez; & parlant à moi-même, vous m'avez dit que c'étoit votre amant, que vous vouliez le garder.

COLETTE.

Je l'ai dit pour vous éprouver; ne ſçavez-vous pas qu'on ſe plaît à tourmenter les jaloux?

LUCAS.

Quoi! Serieuſement; vous n'aviez pas d'amour pour lui?

COLETTE.

De l'amour! oh! je n'en prends pas ſi facilement, & ſurtout pour ces Meſſieurs-là.

ARIETTE.

Ces oiſeaux de paſſage
Aiment le badinage;
Mais leur frivole hommage
Naît & meurt en un jour.
Ils nous engeolent,
Ils nous cajolent,
Puis ils s'envolent

Sans retour.
Oui, oui,
C'eſt badinage;
Mais ce frivole hommage
N'eſt jamais que l'affaire d'un jour.
Ils nous engeolent,
Ils nous cajolent,
Puis ils s'envolent
Sans retour.

LUCAS.

Vous avez raiſon, il n'y a pas de reſſource avec eux.

COLETTE.

Sans doute, on les voit un inſtant, & puis on ne les voit plus. Voyez la belle avance !

LUCAS.

Il vous faut quelqu'un de ſolide comme moi, qui vous faſſe un bon établiſſement.

COLETTE.

Je ſçais bien que vous êtes un bon parti.

LUCAS, *à part.*

Ouais! comme elle eſt radoucie!

COLETTE.

Vous êtes conſtant, vous; vous ne dites pas de ſi jolies choſes que Monſieur Dorville, mais vous les penſez; c'eſt tout de même.

LUCAS.

Ça vaut mieux. (*A part.*) Je crois ma foi qu'elle revient tout de bon, la Branche me l'a bien dit. (*Haut.*) N'eſt-il pas vrai, Colette, qu'il y a bien de la différence de ce petit freluquet là à moi?

COLETTE.

Je ne ſuis pas à m'en apercevoir.

LUCAS.

Tu m'aimes donc, petite méchante?

COLETTE.

Vous exigez un aveu que je ne pourrois faire ſans rougir.

LUCAS.

Bon, bon; avoue, avoue toujours.

COLETTE.

Oh ! dame ; vous êtes bien preſſant au moins.

LUCAS.

Oh ! oh ! je te tiens pour le coup, tu ne peux pas t'en dédire ; dis donc, dis donc, dis donc.

COLETTE.

Eh ! bien. (*A part.*) Qu'eſt-ce que je riſque au bout du compte ? (*Haut.*) Eh ! bien. Oui, là . . . êtes-vous content ?

LUCAS.

ARIETTE.

Oh ! oh ! finis, Colette,
Tu vas m'faire pâmer ;
Eſt-il bien vrai, folette,
Que j'ai ſçu te charmer.
N'eſt-ce point un menſonge,
Parle de bonne foi.
Moi, moi ! te plaire à toi !
Ça m'paroît comme un ſonge ;
Je ne ſuis plus à moi ;
Après que j'ons eu l'audace
De paroître jaloux.
Accorde-moi ma grace :
J'te la demande à genoux,
M'l'acordez vous ?

(*Collette lui tend la main pour le relever, il s'imagine qu'elle lui donne à baiſer.*)

Oh ! oh ! finis, Colette,
Tu vas m'faire pâmer.
Il eſt donc vrai, folette,
Que j'ai ſçu te charmer ?
Oh ! comme j'vais t'aimer.

COLETTE.

Finiſſez-donc ; vous me rendez toute je ne ſçai comment.

LUCAS.

Ça ne fait rien, mignone, ça n'fait rien. (*A part.*) Elle m'aime enfin. Ah ! que je ſuis content ! (*Haut.*)

Mais j'n'en suis pas étonné ; c'est la lettre qui fait son effet.

COLETTE, *embarassée.*

Quelle lettre ! (*A part.*) Ah ! me voilà prise !

LUCAS.

Eh ! celle que la Branche ... là ... tu sçais bien.....

COLETTE, *à part.*

Juste ciel ! il sçait tout.

LUCAS.

N'est-ce pas qu'elle étoit bien tournée. Hem ?

COLETTE.

Oui, oui. (*A part.*) Je ne sçais que répondre.

SCENE IX.

COLETTE, UN CAPORAL, UN TAMBOUR *qui bat autour de Lucas.*

LE CAPORAL.

CHapeau bas.

LUCAS.

Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau ?

LE CAPORAL.

De par le Roi ; il est enjoint à Gilles Blaise Lucas, enrôlé dans la compagnie de M. le Chevalier Dorville, Capitaine de Milice, de se rendre incessamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures du matin, avec le reste de la recrue, & faute par lui de s'y rendre, il sera puni comme déserteur, suivant la rigueur des Ordonnances.

(*Le tambour rebat.*)

LUCAS.

Comment, Messieurs ! qu'est qu'ça veut dire ?

LE CAPORAL.

Est-ce que vous ne l'avez pas entendu ?

LUCAS.

Et mais je ne suis point engagé ; c'est une surprise, & je vous le ferai voir.

LE CAPORAL.

LE CAPORAL.

Comment, une surprise ! pour qui nous prenez-vous ? Votre engagement est fait, signé de vous ; je l'ai vû dans les mains de notre Capitaine, & voilà l'habit qu'il vous envoye.

COLETTE.

Monsieur, Monsieur, on n'engage pas comm' ça l' monde de force.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle, vous raisonnez, je crois ; prenez garde qu'on ne vous enrôle aussi vous.

LUCAS.

Ça n'se peut pas ; votre Capitaine est un fripon.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est que ce drôle là ? il fait rebellion. Allons, allons, point tant de discours.

TRIO.

LE TAMBOUR.

Il faut marcher.

LUCAS.

Nennin, nennin.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hin, hin, hin, hin.
Pauvre Lucas !

LE TAMBOUR.

N'fais pas le mutin,
Ou tu verras.

COLETTE.

Ah ! quel chagrin,
Hin, hin, hin, hin.

LUCAS.

Je n'marcherai pas.

LE TAMBOUR.

Tu marcheras, ou tu verras.

LUCAS.

Y a de l'erreur.

COLETTE, *pleurant.*

Quelle douleur,
Quel creve cœur !

LE TAMBOUR.

Marchons, marchons,
Point de façons,
Marchons, marchons.

COLETTE.

Pauvre Lucas,
Ne suis-je pas
Bien malheureuse.

ENSEMBLE.

LUCAS.

Tai-toi, menteuse.
C'est toi qui m'a joué ce tour.

COLETTE.

Ah! quel revers pour mon amour?

COLETTE, *seule.*

Pouvez-vous m'accuser ainsi
Moi qui suis l'innocence même.
Vous le sçavez, si je vous aime,
Et, &, voilà mon grand merci,
Pouvez-vous m'accuser ainsi,
Moi qui suis l'innocence même.

LE TAMBOUR.

Allons, allons, marchons, marchons?

LUCAS.

(*A Colette.*) Tais-toi menteuse. (*Au Tambour.*) Je ne marcherai pas.

COLETTE.

Ne suis-je pas bien malheureuse,
Quelle douleur, quel creve cœur!

LUCAS.	LE TAMBOUR.
Je ne marcherai pas,	Tu marcheras.
Y a de l'erreur.	Tu marcheras.

(*Colette sort à la fin du Trio.*)

SCENE X.

LUCAS, LE CAPORAL, LE TAMBOUR.

LE CAPORAL.

NE te fais pas tirer l'oreille, crois-moi; car tu n'en ferois pas bon marchand.

LUCAS, *impatienté.*

Mais, jarnonbilles, quand l'Diable y feroit, j'ne suis pas eng-gé.

LE CAPORAL, *froidement.*

Voilà l'habit.

LUCAS, *vivement.*

Eh ! j'nai que faire d'vos habits, j'en avons de meilleurs.

LE CAPORAL, *en colere.*

Qu'est-ce que tu dis, faquin; sçais-tu bien que c'est l'habit du Roi ?

LUCAS.

A la bonn'heure, eh ! bien, c'est à cause de ça, j'ne suis pas dign' d'le porter, j'n'en veux point.

LE CAPORAL, *froidement.*

V'là l'habit, v'là le chapeau, la cocarde. Adieu, bon jour.

LUCAS.

Mais, écoutez donc une raison.

LE CAPORAL, *très-froidement.*

Voilà le ceinturon & l'épée, l'habit, la cocarde & le chapeau. Au Drapeau dans l'instant, ou pendu. Adieu, mon cher camarade. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LUCAS, *seul.*

QUELLE chienne de trahiſon. Faut qu'il y ait des homm'ben méchans dans l'monde ; mais d'qui ça peut-il venir ? C'eſt du Capitaine ſûrement ; il s'entend avec Colette, ils ont inventionné ça pour s'débarraſſer d'moi, & la Branche qui n'm'avertit de rien ; comment faire ? J'ſuis au déſeſpoir.

SCENE XII.

LUCAS, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

(*En chantant l'Ariette ſuivante, il court ſur le Théâtre comme un furieux, & feint de ne pas voir Lucas.*)

AH ! c'eſt un tour pendable,
Déteſtable, exécrable,
Un tour abominable,
Je n'en puis revenir ;
Tromper un Militaire ! . . .
Jarni, dans ma colere,
Si l'on me laiſſoit faire,
Je ſçaurois l'en punir ;
Capitaine du Diable. . .
Oui, oui, ſi je l'oſois ;

Je le tailladerois;
Je le disloquerois.

Ah! c'est un tour pendable, &c.

LUCAS.

Quelle mouche le pique; prends donc garde à ce que tu fais.

LA BRANCHE.

Ah! te voilà; mon cher, je suis furieux, vois-tu.

LUCAS.

A cause de quoi?

LA BRANCHE.

Comment! tu ne sçais pas le tour qu'on t'a joué; tu es des nôtres, mon ami; tu pars avec nous.

LUCAS.

Comment! tout de bon?

LA BRANCHE.

Il n'y a rien de si vrai.

LUCAS.

Mais, je n'y consens pas, moi.

LA BRANCHE.

Il faudra bien que tu y consentes, on a ta signature.

COLETTE.

Et non, & non, je n'ai rien signé, je le sçais bien, peut-être.

LA BRANCHE.

Oh! tu ne sçais rien. N'y a plus de bonne foi, n'y a plus de probité; mon Capitaine.... Il est bienheureux d'être Capitaine, & que je ne suis que Sergent.

LUCAS.

Eh! bien, le Capitaine?

LA BRANCHE.

Cette lettre que je portois à Colette de ta part.

LUCAS.

Eh! bien, ste lettre?

LA BRANCHE.

Colette l'a reçue, en a été charmée. J'croyois, dit

elle, que Lucas étoit une bête ; mais ceci me fait voir qu'il a de l'esprit..... & enfin je me sens de la disposition à l'aimer ; moi, tu sens bien comme j'appuye là-dessus : enfin, bref, elle t'aime. Monsieur Dorville nous rencontre, veut la cajoler comme à son ordinaire.... Elle vous le rembarre, dame, falloit voir... Mais, Mademoiselle... Mais, Monsieur.. & d'où vient donc ce changement, est-ce le Billet que vous tenez qui en est cause ! Je vous en prie, que je le voye.... Ah ! Monsieur, volontiers ; c'est de la part de quelqu'un que j'estime, & qui doit être mon mari ; ainsi je ne risque rien à le montrer.

LUCAS.

Eh ! bien ?

LA BRANCHE.

Il le prend, le lit, & puis ne se possédant plus de colere ; voilà qui est fini, dit-il, Mademoiselle, mon rival triomphe ; mais il ne triomphera pas impunément ; dans le moment il s'en va : moi je le suis pour sçavoir son dessein ; arrivé chez lui, je le vois... Ah ! peu s'en est fallu.... Mais il y va de la vie, de s'attaquer à son supérieur.

LUCAS.

Et qu'as-tu vu enfin ?

LA BRANCHE,

Il a déchiré le billet, en laissant seulement la signature avec un peu de blanc au-dessus, & dans l'espace qui restoit, il a écrit un engagement à sa fantaisie. As-tu jamais vu méchanceté pareille ?

LUCAS.

Et je suis engagé avec ça ?

LA BRANCHE.

Ah ! bien engagé, n'y a pas à en revenir ; mais si j'étois de toi, il en auroit le démenti.

LUCAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

LA BRANCHE.

J'acheterois mon congé.

LUCAS.

Crois-tu qu'il veuille me le vendre ?

LA BRANCHE.

Pourquoi non, cela se fait tous les jours, je l'ai même déjà prévenu là-dessus.

LUCAS.

Et combien demande-t-il pour çà ?

LA BRANCHE.

Ah ! des sommes prodigieuses ; comme c'est le dépit qui le fait agir, il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison ; cependant, coûte qui coûte, je te conseille de toper à tout.

LUCAS.

Mais encore combien veut-il ?

LA BRANCHE.

Dix mille francs.

LUCAS.

Dix mille francs ! est-ce que je les vaux ?

LA BRANCHE.

Vraiment, non ; mais il a besoin d'argent pour faire sa campagne.

LUCAS.

Mais, mais, c'est une volerie.

LA BRANCHE.

C'est ce que tu voudras ; mais sans cela point d'affaire.

LUCAS.

Ah ! le turc, le traître, le bourreau ! & tu me conseilles de lui donner dix mille francs : que dix mille Diables l'emportent plutôt, mon parti est pris, je marcherai.

LA BRANCHE, *étonné.*

Tu marcheras !

LUCAS.

Oui, oui, je marcherai, j'aurai le plaisir de garder mon argent.

LA BRANCHE.

(A part.) Cé n'étoit pourtant pas là mon compte. *(Haut.)* Tu marcheras !

LUCAS.

Oui, oui, je marcherai, à deux de jeu; il a crû m'attrapper, c'eſt lui qui le ſera, j'eſpere.

LA BRANCHE.

Tu iras à la guerre, toi !

LUCAS.

Oui, j'irai, je m'en mocque.

LA BRANCHE.

C'eſt un métier difficile, je crains que tu ne puiſſes pas le ſoutenir.

LUCAS.

Bon, bon; je ſuis fait à la fatigue, & puis quelle peine avez-vous? Depuis que vous êtes en garniſon, vous faites l'exercice, vous montez la garde, ça n'caſſe pas les bras, & le reſte du tems vous allez vous divertir.

LA BRANCHE.

Ce ſont les roſes du métier, ça; mais quand on eſt en campagne, à un ſiége, à une bataille; c'eſt là qu'on trouve à déchanter.

LUCAS.

A une bataille! Eh! bien, qu'eſt-ce qu'on y fait; voyons.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

Au ſon des Clairons, des Trompettes,
Cent mille hommes, Tambour battant,
Armés d'fuſils & d'bayonnettes.
S'avancent fierement
Au premier ſignal
Que donne le Général;
On s'approche, l'on ſe mêle,
Les bales tombent comme grêle,
C'eſt un ſabat de tous les Diables;
On entend des cris effroyables,
Les Tambours
Roulent toujours,
La Mouſqueterie,
Puis l'Artillerie,

Les Bombes, le Canon
Font un ſabat, un carillon,
Un carillon de tous les Diables;
Têtes briſées,
Jambes caſſées,
La mort vole de rang en rang,
Partout on voit couler le ſang;
Hommes, chevaux tombent par terre;
La belle choſe que la guerre!

LUCAS.

T'es-tu trouvé ſouvent dans ces belles choſes-là?

LA BRANCHE.

Je crois bien, ma foi.

LUCAS.

Et tu t'en es toujours bien tiré?

LA BRANCHE.

Tout au mieux.

LUCAS.

Ça n'eſt donc pas ſi riſquable que je croyois; ſi tu t'en eſt bien tiré, pourquoi y reſterois-je, moi; allons, je me détermine. (*Il paſſe l'habit.*)

LA BRANCHE, *l'aidant.*

Je ſuis ravi, mon garçon, de voir que tu as du cœur; nous ſerons compagnons de fortune.

LUCAS, *prenant le chapeau.*

Et ça, comment ça ſe met-il?

LA BRANCHE.

(*Il lui poſe le chapeau ſur la tête, un peu ſur l'oreille.*)

Tiens, par-là, bon, le Diable me confonde, ſi tu n'as l'air guerrier; l'épée à préſent.... à merveille; la bayonnette... Bon. Ils ont oublié un fuſil, ces drôles-là: laiſſe-moi faire; je veux t'en choiſir un moi-même; ſçais-tu un peu comme ça ſe manie?

LUCAS.

Là, là; je n'ai jamais tiré qu'avec une vieille canardiere, dans le tems que j'allois braconner.

LA BRANCHE.

C'eſt égal: ah! voici Monſieur Dorville; ſalue, ſalue.

SCENE XIII.

DORVILLE, LA BRANCHE, LUCAS.

DORVILLE.

LA Branche.....

LA BRANCHE.

Mon Capitaine.....

DORVILLE.

Tout est-il prêt ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier.

DORVILLE.

Et cet honnête homme-là a-t-il fait son paquet ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier, vous n'avez jamais fait de meilleure acquisition, vous avez peu, dans votre Compagnie, d'aussi braves gens que lui.

DORVILLE.

J'en suis charmé ; sçait-il que nous partons demain ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier. (*A Lucas.*) Réponds donc.

LUCAS.

Oui, Mons....

LA BRANCHE, *le soufflant.*

Oui, mon Capitaine.

LUCAS.

Oui, mon Capitaine.... (*A part.*) Ah ! morgué, j'ly en veux.

DORVILLE.

Qu'est-ce que c'est ? il n'a pas l'air content ; si cela est, qu'il le dise : nous ne voulons que des gens de bonne volonté.

LUCAS, *à part.*

Ah ! je le vois venir... dix mille francs.... & non, & non ; ce n'est pas pour lui . . . (*Haut.*) Pardonnez-moi, mon Capitaine.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Monsieur.

DORVILLE, *bas à la Branche.*

Il part donc ?

LA BRANCHE, *bas à Dorville.*

Oui, pour vous faire piéce ; mais je lui en ferai tant, que je le dégoûterai bien-tôt ; fiez-vous à moi.

LUCAS, *à part.*

Il ne s'attendoit pas à çà ; le v'là tout dérouté.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Officier.

DORVILLE.

Passez en revue toute la Recrue.

LA BRANCHE.

Tambour, allons, faites l'appel. (*A Lucas.*) Eh ! vas donc Lucas, vas donc.

LUCAS.

Oui ? Ah ! j'en suis donc ?

LA BRANCHE.

Belle demande ! mets-toi là.

(*Il le place le premier de la file.*)

DORVILLE.

Où est donc votre fusil ?

LA BRANCHE, *donne un fusil à Lucas.*

Tiens, mon ami, en voilà un excellent, je t'assure.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine.

DORVILLE.

Faites faire l'Exercice.

LA BRANCHE,

Tout à l'heure. (*A Lucas.*) Prends garde à toi.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Conseille-moi, entends-tu ?

LA BRANCHE, *bas à Lucas.*

Ne t'embarrasse pas ; mais de l'attention, j't'en prie ; car, malgré notre amitié, dans ces choses-là, vois-tu, n'y a plus d'amis.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Je m'recommande à toi.

LA BRANCHE.

Oui, j'en aurai soin, ne t'inquiette pas.

DORVILLE.

Pourquoi donc ne commencez-vous pas ?

LA BRANCHE.

Dans l'instant, mon Capitaine.

ARIETTE.

Soyez attentif au commandement ;
Mitour à droite ?
Remettez-vous :
Mitour à gauche,

(*Lucas a la tête en avant ; la Branche lui releve le menton avec le bout de sa canne.*)

LUCAS, *se redressant.*

Comm' ça n'est-ce pas ?

LA BRANCHE, *d'un ton d'amitié.*

Oui, mon enfant ;
Mais ne sois donc pas si gauche.
Remettez-vous.

(*Lucas regarde faire les autres, & se remet après ; la Branche leve sa canne.*)

LUCAS, *d'un air piteux.*

Mon cher la Branche.

LA BRANCHE.

Ferme donc sur la hanche.
Préparez le fusil.

LUCAS, *embarrassé regarde & tâche de faire comme les autres, en disant :*

Sarpedié, qu'il faut être subtil !

LA BRANCHE.

Déchirez la cartouche . . .

(Lucas la déchire avec les doigts.)

Avec la bouche, avec la bouche.

(Lucas s'y prenant mal, la Branche le frappe.)

Chargez. . . Haut la baguette.
Bourez . . .

LUCAS.

N'boure donc pas tant.

LA BRANCHE.

Remettez la baguette ;
Haut la bayonnette.

LUCAS, *tourmenté par la Branche.*

Aye, aye, un moment, un moment.

LA BRANCHE.

Haut le fusil . . . En joue.

(La Branche fait semblant de frapper le voisin de Lucas ; Lucas qui se sent frapper, fait des grimaces.)

Pourquoi donc cette moue ?
Ce n'est pas toi.

LUCAS.

Mais, c'est sur moi
Que tombemt les coups.

LA BRANCHE.

Remettez-vous.

DORVILLE.

Cela va bien ; donnez à chacun sa consigne, & venez ensuite prendre les ordres pour le départ.

(Il sort.)

LA BRANCHE, *aux soldats.*

Allez au Corps de Gardes; je vous joindrai tout à l'heure. (*Il sortent.*)

SCENE XIV.

l'Obscurité commence.

LA BRANCHE, LUCAS.

LUCAS.

MON ami.

LA BRANCHE.

Qu'est-ce que tu veux?

LUCAS, *faisant le tour d'épaule.*

Tu avois raison; ce métier-là est lourd.

LA BRANCHE.

Ce n'est rien, ce n'est rien; vas, tu t'y feras.

LUCAS.

Est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de faire quelqu'arrangement ensemble?

LA BRANCHE.

Voyons.

LUCAS.

Si ton Capitaine vouloit se contenter d'un millier d'écus; il y auroit quelque chose pour toi.

LA BRANCHE.

Fi donc! ne t'ai-je pas dit qu'il vouloit dix mille francs.

LUCAS.

Oui, mais....

LA BRANCHE.

Oui, mais! quand tu les donnerois à cette heure; ça ne se pourroit plus: faudroit doubler sa somme.

LUCAS.

Potrquoi donc ça?

LA BRANCHE.

Tu as passé la Revue; n'y a plus d'ordre.

LUCAS.

Ça f'roit donc vingt mill' francs à vot' compte ?

LA BRANCHE.

A bon marché, encore.

LUCAS.

Allons, allons; v'là qu'est fini : n'en parlons plus.

LA BRANCHE, *arrêtant Lucas qui veut s'en aller.*

Ah ! n'vas pas si vîte.

LUCAS.

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LA BRANCHE.

Attends, que je te donne ta consigne. *Sur la Place d'Armes*; je n'y vois déja plus clair.... *Sur la Place d'Armes, Sentinelle Lucas*; bon, écoute bien, voilà la nuit, comme tu vois; je ne veux pas t'envoyer à un poste éloigné; tu resteras ici.

LUCAS.

A quoi faire ?

LA BRANCHE.

A monter la garde, jusqu'à ce qu'on vienne te relever : tu iras en te promenant, de là, là, pas plus loin; si tu entends le moindre bruit, tu crieras : *qui va là !* jusqu'à trois fois. Et si à la troisiéme on ne te répond pas, tu tireras dessus; entends-tu bien ?

LUCAS.

Oui, oui.

LA BRANCHE.

Nous viendrons aussi-tôt voir ce que c'est.

LUCAS.

Si vous ne venez pas, j'irai vous chercher.

LA BRANCHE.

Ne t'avise pas de cela; il est défendu, sous peine de mort, de quitter son poste; quiconque le fait, est pendu sans remission; ce sont les loix de la guerre. Adieu, courage. *(Il sort.)*

SCENE XV.

LUCAS, *seul.*

V'LA de vilaines loix..... (*Il marche en comptant ses pas.*) Une, deux, trois, quatre, cinq; six, sept, huit.... Une, deux, j'n'y vois goute, moi. Hem! Il fait du vent, m'semble, Qui?... ç'n'est rien; j'croyois entendre quelque chose.... Monsieur la Branche? n'y a personne: vingt mille francs, mon congé: y a-t-il de la conscience? Qu'fait Colette à présent! j'n'en sçais rien: elle n'm'aimoit pas, elle m'aime à st'heure: on n'connoit rien à tous ces esprits-là. Ah! qu'est-ce que c'est qu'ça?

ARIETTE.

Qui va là? (*trois fois.*) Je meurs de peur.
La frayeur a glacé mon cœur.
Qui va là? (*trois fois*) Morbleu! Morbleu!
Je vais faire feu,
Feu.

(*Comme il n'a pas lâché la détente, son fusil ne part point.*)

Mais hélas! quel embarras!
Le ressort ne vas pas;
Paou.

[*Il contrefait avec la voix le coup du fusil.*]

Ça n'remue pas,
Ah! ah! pauvre Lucas!
Est-ce un homme,
Un diable, un fantôme?
Un large coutelas
Arme son bras.

[Il

[Il tire son épée & pose son fusil par terre.]

Tu vas avoir à qui parler,
D'un coup je te vais enfiler:
Dans mon transport,
Je te perce d'abord.
(Il heurte contre son fusil qui le fait tomber.)
Ah! je suis mort.
(En se relevant, il tatonne le prétendu fantôme.)

Que je suis.... que je suis bête! c'est un tronc d'arbre: ah! je n'en puis plus. Oh! pour le coup j'entends quelque chose.

SCENE XVI.

LUCAS, DORVILLE & COLETTE *dans le fond.*

COLETTE.

ARIETTE.

NON, non, Monsieur;
Je suis fille d'honneur:
Ne croyez pas que l'on m'engeole;
Qu'à vos desseins,
J'ose prêter les mains.
Je ne suis pas si folle,
Tous vos efforts sont vains;
Je crains le blâme:
Si je suivois vos pas,
Que diroit-on? hélas!
Que deviendroit ma flamme?

Non, non, Monsieur, &c.

LUCAS.

C'eſt la voix de Colette.

DORVILLE.

Eſt-il poſſible que vous ayez ſi-tôt changé de ſentiment ?

LUCAS.

Et celle du Capitaine.

DORVILLE, *bas à Colette.*

Appuyez toujours la feinte ?

COLETTE, *à Dorville.*

Je n'en ai point changé.

DORVILLE.

J'entends : vous ne m'avez jamais aimé ; vous vous êtes fait un jeu de ſurprendre ma tendreſſe pour faire à mon indigne rival un ſacrifice plus éclatant.

LUCAS, *à part.*

Hum, quel caquet affilé !

COLETTE, *à Dorville.*

Non, Monſieur ; tout ce que vous direz eſt inutile.

DORVILLE.

Eh ! bien, cruelle ! puiſque vous me réduiſez au déſeſpoir, je ſçaurai me procurer par la violence.....

LUCAS.

La violence !

DORVILLE.

Vous me ſuivrez malgré vous.

COLETTE.

Au ſecours, au ſecours.

LUCAS.

Il l'emmene, la pauvre petite ! j'm'en vais voir, j'm'en vais voir. (*Il ſort.*)

SCENE XVII.

LA BRANCHE, *troupe de Soldats avec des lanternes.*

LA BRANCHE.

BON, notre homme a donné dans le piége.

ARIETTE, *en chœur.*

Alerte, alerte, alerte,
Cherchez, cherchez, cherchez.
Alerte, alerte, alerte,
Saisissez, saisissez.

CHŒUR.

Alerte, alerte, alerte,
Cherchons, cherchons, cherchons.
Alerte, alerte, alerte,
Saisissons, saisissons.

LA BRANCHE.

Un poste abandonné !

CHŒUR.

Saisissons, saisissons.

LA BRANCHE.

Criez partout allarmes,
Et qu'au signal donné,
Chacun soit sous les armes.

CHŒUR.

Aux armes, aux armes.

TOUS ENSEMBLE.

LA BRANCHE.	CHŒUR.
Alerte, alerte, aux armes,	Alerte, alerte, aux armes,
Cherchez, &c.	Cherchons, &c.
Alerte, alertes, aux armes,	Alerte, alerte, aux armes,
Saisissez, saisissez.	Saisissons, saisissons.

SCENE XVIII & derniere.

DORVILLE, COLETTE, LA BRANCHE, LE CAPORAL, LE TAMBOUR, LUCAS *amené par des Soldats.*

LA BRANCHE, *à Lucas.*

AH ! malheureux, qu'as-tu fait ?

LUCAS.

Comment ! comment ! j'n'ai quitté qu'une minute.

LA BRANCHE.

Et c'en est assez ; ne t'ai-je pas dit la loi ?

LUCAS.

Bon ! bon ! la loi ! tu t'mocques.

LA BRANCHE.

Tu vas voir, tu vas voir.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

(A Dorville.)

Vous êtes un cruel, un barbare.

DORVILLE.

Taisez-vous, Mademoiselle, taisez-vous. *(bas.)* N'ayez pas peur, il n'arrivera rien.

LUCAS.

La pauvre petite ! comm'elle pleure ! qu'as-tu donc, ma chere Colette ?

LE CAPORAL.

Doucement, tenez-vous-là.

COLETTE.

Mon cher Lucas, je n'y pourrai survivre.

LUCAS.

Cette chere enfant, comme elle m'aime ! je n'aurois jamais cru ça.

LE CAPORAL.

Il est bien question d'amour à présent.

COLETTE.

Faut-il que j'aie la douleur de le voir mourir ?

LUCAS.

Mourir ! moi, Messieurs ! n'badinons pas, s'il vous plaît.

DORVILLE.

Sergent, faites votre devoir.

LA BRANCHE.

Silence. (*Il lit.*) L'an mil sept cent, &c. attendu la contravention commise par le nommé Lucas, Soldat, &c. convaincu d'avoir quitté son poste, le Conseil de guerre assemblé l'a condamné à avoir la tête cassée, &c. à la tête de la compagnie; le jour & an que dessus, &c.

LUCAS *répete, en pleurant, les derniers mots :*

Et cœtera: Malheureux que je suis ! Monsieur Dorville, Colette demande grace pour moi : j't'en prie, Monsieur de la Branche.....

LA BRANCHE.

Hélas ! mon cher, je sçais à quoi la qualité d'ami m'oblige : il faudra que ce soit moi qui fasse l'opération.

LUCAS, *à genoux & pleurant.*

Ah ! ah ! est-ce que quelques coups de bâton ne suffiroient pas pour une faute si légere ?

LE CAPORAL.

Et vîte, qu'on lui bande les yeux.

LUCAS, *repoussant le mouchoir.*

Mon cher Capitaine, vous êtes le plus honnête homme du monde; vous aimez Colette.

DORVILLE.

Je l'aimois, il est vrai; mais depuis sa trahison, je n'en veux plus entendre parler.

LUCAS.

J'ai eu la témérité de nuire à vos amours; mais v'là qu'est fait, je vous la cede.

COLETTE.

Non, Lucas; je ne pourrois pas me résoudre à l'épouser.

DORVILLE,

Non, non, il n'est plus tems.

LUCAS.

ARIETTE.

Au nom du ciel, je vous en prie ;
Par pitié, ſauvez-moi la vie.
(A Colette.)
Priez Monſieur, je vous ſupplie,
Qu'il veuille bien vous épouſer.
(A Dorville.)
Voyez, Monſieur, voyez Colette :
N'eſt-elle pas jeune & bien faite ?
Aurez-vous l'cœur d'la refuſer ?
Monſieur Dorvill', Mlle. Colette,
Aurez-vous l'cœur de me r'fuſer.
(Avec rage.)
Ils n'veulent pas ; ah ! miſérable !
Sexe maudit ! race du Diable !
Tu fais toujours,
Tout à rebours.
(Il reprend le ton ſuppliant.)
Au nom du ciel, je vous en prie ;
Par pitié, ſauvez-moi la vie.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine, pardonnez la liberté que je prends ; mais enfin c'eſt pour mon ami que je parle. Si, en vous cedant Colette, il y joignoit une ſomme honnête pour les frais de la procédure, ſeriez-vous inflexible ? Et vous ; Mademoiſelle, ſi Lucas partageoit avec vous la ſucceſſion dont il a hérité....

LUCAS.

Ah ! prenez tout, prenez tout, j'y conſens ; je vous en prie, prenez, prenez.

LA BRANCHE, *bas à Lucas.*

Ils s'attendriſſent ; courage.

LUCAS.

Faites-vous cet effort-là tous les deux.

DORVILLE.

Quand je le voudrois, Colette n'y conſentiroit pas.

LUCAS.

J'vous réponds d'elle ; venez çà, venez çà, je vous

la donne avec tout le bien ; & si ç'n'est pas assez, je vous donne tout le mien.

DORVILLE.

Voyez, Colette ; son sort est entre vos mains.

COLETTE, *à Lucas.*

Et ! bien, pour vous sauver la vie, je consens à tout.

LUCAS, *transporté.*

Quel bonheur ! gare, gare, rangez-vous de-là, que je vous embrasse. (*A la Branche.*) Ah ! mon ami, je reviens de loin.

LA BRANCHE.

Tiens, pour que tu ne sois plus exposé à pareille aventure, sitôt le mariage fait, je te rends ton engagement.

DORVILLE.

Rends-lui, rends-lui dès à présent ; qu'il garde son bien. (*A Colette.*) Je ne voulois que l'obliger à vous rendre le vôtre ; mais il en sera ce qu'il voudra ; vous m'aimez, je vous aime, qu'ai-je à désirer davantage ?

LUCAS.

Ah ! mon officier, je vous reconnois bien là. Vous êtes un cœur généreux, un cœur d'or : venez vous en tous chez moi : pour prélude de la nôce, j'vais mettre en perce les meilleures pieces de mon vin. Venez, venez ; nous ferons bombance.

LA BRANCHE.

C'est bien dit, & nous boirons à la santé du Milicien.

CHOEUR.

DORVILLE, COLETTE, LA BRANCHE.	LUCAS.	SOLDATS.
Un succès heureux	Célébrez les nœuds	Pour fêter les nœuds
Couronne { nos / vos } vœux.	Qui rendent heureux	Qui rendent heureux
L'Amour à { nos / vos } feux	Deux cœurs amoureux.	Deux cœur amoureux,
Donne la victoire.	Pour moi je vais boire,	Ne songeons qu'à boire;
{ Mettons / Mettez } désormais	Et, jusqu'à demain,	Et, jusqu'à demain,
Toute { notre / votre } gloire	Perdre la mémoire	Perdons la mémoire
A jouir en paix	De mon noir chagrin,	De notre chagrin,
De ses doux bienfaits.	Dans des flots de vin.	Dans des flots de vin.
Victoire, Victoire.	A boire, à boire.	A boire, à boire.

VAUDEVILLE.

LA BRANCHE.

Allegro.

AVIS A LA BELLE JEUNESSE.
Quand l'Amour vous donne des loix,
Soyez dociles à sa voix,
Et profitez d'un tems qui presse.
Envain s'armeront contre vous
Et les Argus, & les jaloux;
A la fin tout obstacle cesse,
Avis à la belle Jeunesse.

COLETTE.

Vous qui, consumés par les ans,
Faites encor les soupirans,
Et lancez des regards avides:
Quand vous verrez de jeunes cœurs
Sourire à vos tristes fadeurs,
Craignez leurs caresses perfides.
Avis aux Barbons invalides.

LE TAMBOUR.

Fillettes font semblant d'aimer,
Et trouvent l'art de vous charmer,
Tandis qu'une autre ardeur les brûle:
Sçachez qu'en toute occasion
De dire le oui pour le non,
Elles ne font aucun scrupule.
Avis à l'Amant trop crédule.

LUCAS.

Fuyez ces amans dangéreux,
Qui partout promenanr leurs feux,
Sont toujours surpris en maraude.
Voltiger d'objets en objets,
Publier partout vos secrets,
De tout tems ce fut leur méthode.
Avis aux Beautés à la mode.

DORVILLE.

Après de glorieux Travaux,
Venez goûter un doux repos;
Pendez au croc vos cimeterres.
Au sein d'une tranquille paix,
On ne se battra désormais
Qu'à coups de brocs, qu'à coups de verres.
Avis aux braves Militaires.

FIN.